

Le Christ en fer barbelé – Adel Abdessemed

Parabole

REVUE BIBLIQUE POPULAIRE • PUBLICATION **SOCABI**

MARS 2015 • VOL XXXI N°1



MAUDITE VIOLENCE!



EXPLORER LA VIOLENCE



DOSSIER / La violence dans
l'Ancien Testament • Jésus et la violence



RENCONTRE / Sami Aoun
Religion et conflits



03 *Explorer la violence* Francine VINCENT, Geneviève BOUCHER

La violence dans la bible

04 Et Dieu dit : « Qu'il y ait de la violence! » Ou serait-ce nous ? Walter VOGELS

07 *Cachez ces textes que je ne saurais voir...*

Robert DAVID

10 *Jésus, son époque et la violence* Christiane CLOUTIER

12 *Jésus, un violent?* Guy BONNEAU

15 **ENTREVUE**
*Violence religieuse et
ambitions politiques*
Sami AOUN,
Philippe VAILLANCOURT

17 PISTES DE RÉFLEXION

Francine VINCENT
Geneviève BOUCHER.

18 LE SOCABIEN

19 PRIÈRE

Les paroles de la paix
Pape François

Vous pouvez lire
les numéros précédents
www.interbible.org/socabi/parabole.html

Prochain numéro !

Le numéro de juin
La justice sociale

))

Président : Marcel DUMAIS *o.m.i.*
Vice-présidente : Christiane CLOUTIER-DUPUIS
Secrétaire : Yves GUILLEMETTE *ptr*
Trésorier : Jean DUHAIME
Évêque ponens : Mgr Marcel DAMPHOUSSE
Administrateurs : André BEAUCHAMP,
 Clément VIGNEAULT, Jean-Chrysostome
 ZOLOSHI

Rédacteur en chef : Yves GUILLETTE *ptr*,
Geneviève BOUCHER, Élisabeth DI LALLA-
BESNER, Alexandre KABERA,
Francine VINCENT

Sami AOUN, Guy BONNEAU, Geneviève BOUCHER, Christiane CLOUTIER, Robert DAVID, Jean DUHAIME, Yves GUILLEMETTE *ptre*, Philippe VAILLANCOURT, Paule-Renée VILLENEUVE, Francine VINCENT, Walter VOGELS

Fabiola ROY

ISSN 2291-2428 (En ligne)

Vous aimez la revue ?
Contribuez à sa diffusion

Société catholique de la Bible
2000 rue Sherbrooke Ouest, Montréal
(Québec) H3H 1G4

 (514) 925-4300
poste 297

 fbrien@diocesemontreal.org



Abonnement en ligne
www.interbible.org/socabi/parabole.html



EXPLORER LA VIOLENCE

Francine VINCENT et
Geneviève BOUCHER
Membres du comité de rédaction

En regardant le monde dans son ensemble, il semble aisé de reconnaître que nous sommes des êtres habités par la violence. Naître est déjà une action qui exige un minimum de violence. À bien y penser, notre éducation reçue à l'enfance n'est-elle pas pour domestiquer notre violence ? Pourtant cette « maudite violence » continue de hanter notre univers ! Comme on aimerait la faire disparaître !

La violence se trouve aussi dans la Bible. Certains textes nous montrent l'image d'un Dieu puissant, parfois terrible, qui n'hésite pas à ordonner la violence. L'Ancien Testament contient beaucoup de récits de guerres, de massacres. On se souvient du déluge où Dieu décide d'en finir en balayant la terre des hommes, des animaux et des oiseaux qu'il a créés. Ou encore, cette page du livre de Josué où, après la conquête de Jéricho, les vaincus sont massacrés de même que les bœufs, les moutons et les ânes. Rappelons-nous également Judith qui décapite Holopherne sous l'œil bienveillant de Dieu, et combien d'autres récits tout aussi marqués par la violence.

Le Nouveau Testament n'est pas en reste : on y parle de justice et de paix, certes, mais on ne peut oublier les événements violents qui parcourent les évangiles. Dès le début de l'évangile de Mathieu, des enfants de Bethléem sont massacrés, Jean le Baptiste meurt décapité, Jésus ayant fait un fouet avec des cordes, chasse les vendeurs du temple, renverse les comptoirs des changeurs d'argent et jette par terre la monnaie. Et que dire de la passion et de la mort horrible de Jésus qui concluent chacun des évangiles. Quelle violence !

Sur l'horizon du Vendredi Saint et de la fête de Pâques, ce numéro de Parabole propose quelques pistes pour explorer la violence biblique et alimenter une réflexion sur sa signification. Quelles sont les différentes formes de violence dans la Bible ? Comment les comprendre ? Quelle est la place de Dieu dans les récits violents ? Pourquoi les conserver parmi les « Écritures Saintes » ? Comment Jésus se situe-t-il face à la violence ? Comment l'a-t-il vécue ? Comment nous invite-t-il à y répondre aujourd'hui ?



*Nous vous souhaitons
une bonne lecture
en espérant que ce parcours
sur la violence
vous aide à découvrir
une route vers la paix.*



ET DIEU DIT : « QU'IL Y AIT DE LA VIOLENCE! » OU SERAIT-CE NOUS ?

Walter VOGELS

Professeur émérite, Faculté de théologie
de l'Université Saint-Paul, Ottawa

Pistes de réflexion p.17



Préliminaires

L'Ancien Testament a une mauvaise réputation quant à la violence : ces guerres qui sont de vrais massacres, sur l'ordre de Dieu en plus! Inutile de donner des statistiques comparant le nombre de textes évoquant la paix à ceux qui traitent de violence. Les textes violents sont là et ils nous interpellent.

Le rêve d'un monde sans violence

La première section de la Bible, qui débute par « Au commencement... » (Gn, 1,1), décrit le commencement de bien des choses sur lesquelles l'esprit humain s'interroge (Gn 1-11). Ces textes ne sont pas historiques mais mythiques, ils réfléchissent sur des réalités ou vérités transcendantes.

Le premier chapitre de la Genèse énumère une série de paroles du Créateur : « Qu'il y ait... ». On cherchera en vain : « Qu'il y ait de la violence ». Au contraire, l'auteur décrit un monde harmonieux, « bon » et même « très bon », en recourant à des symboles pour communiquer une vérité, comme dans tout mythe. Ainsi Dieu propose à l'humanité et aux animaux une diète végétarienne (Gn 1,29-30). Selon la pensée biblique la vie est dans le sang. Se nourrir de plantes ne fait pas couler de sang, aucune vie n'est donc tuée. Dans ce monde originel, la violence n'a pas de place.

La Bible ouvre par un rêve d'harmonie et de paix, idée importante à retenir en lisant le reste de la Bible. Nos rêves du début correspondent à nos rêves d'avenir.

Pas surprenant que les prophètes rêvent qu'aux jours à venir, il y aura un monde sans violence, sans guerres, où « le loup habitera avec l'agneau » (Is 11,6-9; Os 2,20) et où les peuples « briseront leurs épées pour en faire des socs » (Is 2,4).

La violence instinctive

Ces textes mythiques réfléchissent ensuite sur le commencement de la souffrance, de la mort et autres, dont la violence. L'humanité est à peine créée et la violence entre déjà dans la vie du premier couple. Le *manque d'acceptation de ses limites* en est clairement la cause. L'homme et sa femme qui veulent être plus qu'ils ne sont, aboutissent à s'accuser mutuellement et leur chant d'amour (Gn 2,23) se change en lutte pour le pouvoir : « [...] de ton côté tu as le désir de dominer sur ton mari, mais lui de son côté est capable de dominer sur toi » (Gn 3,16b). Le mythe continue avec l'histoire de Caïn et d'Abel. La violence entre frères devient sanglante. Caïn, poussé par la *jalousie*, tue son frère. Le mythe suggère encore que la violence, une fois entrée dans la vie humaine, ne fait que se multiplier. Caïn sait que lui-même est dorénavant une proie à la vengeance : « [...] quiconque me trouvera me tuera » (Gn 4,14).

La violence laissée à son libre cours, prend des proportions excessives. La *vengeance* sans restrictions domine la vie de Lamek, un des descendants de Caïn, grâce à l'invention du fer (Gn 4,22). Ce tueur joue au macho, il veut impressionner ses deux femmes : « Ada et Cilla, écoutez ma voix! J'ai tué un homme pour une blessure, un enfant pour une meurtrissure » (Gn 4,23-24). Ne respectant même pas la vie d'un enfant, il déclare qu'il sera « vengé soixante-dix-sept-fois ». On atteint la violence pour elle-même, aveugle, arrogante.

Ces types de violence et leurs causes, que le mythe propose, se retrouvent en abondance dans le reste de la Bible. La violence dans les couples n'y manque pas. Pour sauver sa propre peau, Abraham risque le viol de sa femme par un roi, et cela à deux reprises (Gn 12,10-20; 20,1-7). Son fils Isaac fait de même avec Rebecca (Gn 26,7-11). La femme, souvent victime, est aussi capable de violence familiale. Après avoir confié sa servante Agar à Abraham pour obtenir un enfant par elle, Sarai est prise de jalousie. Elle abuse d'Agar et cause son expulsion, mettant la vie d'Agar et de son enfant Ishmaël en danger (Gn 16,1-6; 21,8-16).



*« La violence,
une fois entrée
dans la vie humaine,
ne fait que se multiplier
et prend des proportions
excessives. »*

◀ La Crucifixion blanche – Marc CHAGALL

La violence entre frères et sœurs abonde. Jacob traite son frère Ésaü d'une façon choquante; sa mère, Rebecca, qui avait été victime de la violence de son mari, prend sa revanche. Elle leurre son mari pour favoriser son fils privilégié (Gn 27). La discorde entre les fils de Jacob va jusqu'à leur plan de tuer Joseph, qu'ils finissent plutôt par vendre comme esclave (Gn 37).

Ne plus accepter ses limites et ne plus contrôler ses instincts sexuels ou ses désirs de posséder toujours plus causent bien de la violence. Le roi David, qui s'est épris de Bethsabée et a commis l'adultère avec elle, couvre sa faute en causant la mort de son mari, Urie (2 S 11). Ammon, le fils de David, se prend de passion pour sa propre sœur, Tamar, et la viole. Cela provoque la haine d'Absalom, un autre fils de David, qui fait tuer Ammon (2 S 13). Les reines ne sont pas en reste. Quand le roi Achab ne parvient pas à acquérir la vigne de Nabot, c'est la reine Jézabel qui fait disparaître ce dernier pour ainsi obtenir le bien convoité (1 R 21).

On dirait que chaque « héros » biblique doit tuer : Moïse tue un Égyptien (Ex 2,11-13); David tue Goliath (1 S 17); Samson, dont toute la vie est une série de tueries, finit par se suicider, se « sacrifier » dans un geste visant à faire un maximum de victimes (Jg 16,22-31; un procédé qui existe encore

aujourd'hui!). Certaines « héroïnes » comme Esther (Est 7) et Judith (Jdt 13,6-10) sont capables de meurtre autant que leurs homologues masculins.

La violence « religieuse »

Le mythe des origines a raison : il est difficile pour les hommes et les femmes d'accepter leurs limites, de contrôler la jalousie, de limiter la vengeance ou de renoncer à jouer au héros. On pourrait parler d'une violence « instinctive », naturelle, ou bestiale. On trouve dans la Bible une autre violence, que j'appellerais « religieuse », faite sur ordre de Dieu ou inspirée par la religion. Le mythe des origines n'en parle pas. Serait-ce une indication qu'une telle violence est complètement contraire à la nature humaine? Il y a souvent une belle idée, peut-être bien intentionnée, à la base de cette violence religieuse, mais sa mise en œuvre ou ses résultats sont généralement néfastes.

Il y a la fameuse « guerre sainte », bien que l'expression elle-même ne se trouve pas dans la Bible. Sous Josué, la conquête d'une ville est considérée comme un don de Dieu, auquel revient le butin. Qu'on ne puisse pas s'enrichir de la guerre pourrait être une belle idée; mais l'anathème (*herem*) est plutôt compris comme l'obligation de sacrifier à Dieu tout ce qui se trouve dans la ville, y compris ses habitants (Jos 6,21; 8,26).

Tout le monde réalise qu'un enfant est une bénédiction de Dieu et par conséquent qu'il lui appartient; il est seulement confié aux parents. Il n'est pas surprenant qu'Abraham (et avec lui bien d'autres) croie que son fils Isaac, né dans des circonstances exceptionnelles, doit être sacrifié à Dieu (Gn 22). Plus tard, Jephté, par fidélité à un vœu, sacrifie sa propre fille (Jg 11,29-40). Pourtant Dieu a bien fait comprendre à Abraham qu'il ne désire pas des sacrifices humains et, selon le prophète Michée, Il les rejette catégoriquement (Mi 6,6-8).

Si on croit que son Dieu est le seul vrai, tous ceux qui ont d'autres dieux peuvent être vus comme des idolâtres et donc à faire disparaître. Ainsi la reine Jézabel fait tuer tous les prophètes du SEIGNEUR (1 R 18,4), tandis qu'Élie en fait autant des prophètes de Baal (1 R 18,40). Les personnes qui n'observent pas des stipulations importantes de la loi risquent la peine capitale (Ex 22,18-19; Lv 20,8-19). Si toutes ces peines de mort avaient été réellement exécutées, il ne devait pas rester grand monde ! Ces lois disent plutôt qu'une personne qui a commis un tel crime, n'est plus digne de vivre, qu'elle n'est plus humaine.

La violence « religieuse » n'est pas le privilège de l'Ancien Testament ! Il suffit de lire les monuments dressés dans les cimetières militaires des grandes guerres : dans un camp comme dans l'autre, tous ces soldats sont morts pour « Dieu, la patrie et la liberté »!

La violence contrôlée

Le mythe des origines décrit comment la violence atteint son comble : « La terre se pervertit... elle se remplit de violence ». Dieu en a assez : « [...] la terre est pleine de violence à cause des hommes et je vais les faire disparaître » (Gn 6,12-13). Il est curieux que Dieu veuille vaincre la violence par la violence ! Si l'on croit que la violence est acceptable et même



*Les textes violents ne sont-ils pas aussi
une invitation à regarder
dans notre propre cœur
et à y découvrir notre propre violence
et nos désirs de vengeance?*



nécessaire, on invente un Dieu violent! Dieu réalise son tort et il décide qu'il ne recommencera « plus jamais » (Gn 8,21[2x]; 9,8-17). Combattre la violence par la violence cause plus de mal que de bien. Combien de fois l'humanité a-t-elle pris la résolution « Plus jamais la guerre! », mais sans la respecter, contrairement à Dieu?

Dieu est devenu réaliste : il reconnaît qu'il y a de la violence dans le cœur humain (Gn 8,21). Il instaure un monde dans lequel il y a de la violence : le régime végétarien n'est plus obligatoire. Mais, comme il limite sa propre violence, il en impose aussi des restrictions aux humains en proscrivant le meurtre : « Je demanderai compte du sang de chacun de vous » (9,5[3x]). La transgression de cet interdit a des conséquences graves : « Qui verse le sang de l'homme par l'homme aura son sang versé ». Un système judiciaire remplace l'anarchie de la vengeance sans fin, pour ainsi protéger la personne humaine, car « à l'image de Dieu l'homme a été fait »

(Gn 9,6). Chaque être humain, sans exception, est à l'image de Dieu.

Malheureusement, en dehors du mythe, le monde vit autrement et la violence prospère entre sexes, entre races, entre religions, entre tout ce qui nous divise. La Bible offre ici ou là des moyens de la freiner. Un premier est la loi du talion : « oeil pour oeil » (Ex 21,24; Lv 24,20; Dt 19,21). Cette loi met une limite à la vengeance instinctive qui ne connaît pas de mesure. Dans sa formulation complète, elle comporte les termes « blessure » et « meurtrissure », repris du cantique de vengeance de Lamek auquel elle oppose un principe d'équité, « blessure pour blessure, meurtrissure pour meurtrissure » (Ex 21,25). L'observance de cette règle créerait un monde bien meilleur. Il y a ensuite la loi apodictique : « Tu ne tueras pas » (Ex 20,13; Dt 5,17). La Bible montre aussi qu'au lieu de vengeance, on peut opter pour le pardon et la réconciliation, comme le font d'abord Esaü et Jacob (Gn 33,4), puis Joseph et ses frères (Gn 45,3-5). Plusieurs prophètes prêchent

la paix entre les peuples. Le psalmiste, pour sa part, au lieu de prendre lui-même l'initiative de la vengeance, prie Dieu de s'en charger, laissant son agresseur en meilleures mains... (Ps 5,11 etc.)

La Bible n'est pas un manuel d'éthique qui enseigne quoi faire ou ne pas faire. Elle présente des expériences humaines qui illustrent comment vivent les hommes et les femmes. Malheureusement la violence fait partie de ces expériences. La Bible ne cache pas les bêtises de l'humanité, ni celles de ses héros et héroïnes. Je suis impressionné par cette honnêteté de la Bible, dans laquelle les hommes aussi bien que les femmes sont des agresseurs et des victimes. Ces textes choquent au point que certains sont portés à juger et à condamner, en déclarant qu'ils sont « typiques de l'Ancien Testament...! » comme si eux-mêmes étaient meilleurs. Mais, en réalité, ces textes ne sont-ils pas aussi une invitation à regarder dans notre propre cœur et à y découvrir notre propre violence et nos désirs de vengeance?



CACHEZ CES TEXTES QUE JE NE SAURAI VOIR...

Robert DAVID

Professeur titulaire, Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal

Pistes de réflexion p.17



Préliminaires

« ... par de pareils objets, les âmes sont blessées » (d'après Molière, *Le Tartuffe* III, 2). À l'instar de Tartuffe, qui voudrait que Dorine efface de sa vue ce qui lui déplaît et pourrait le faire « tomber », d'aucuns aujourd'hui préféreraient que certains textes présents dans le Premier Testament en soient retirés. En ces temps où les actes de violence envahissent notre quotidien, que ce soit par le biais des nouvelles télévisées ou des productions cinématographiques, on voudrait pouvoir faire table rase des textes religieux qui semblent faire l'apologie de la violence ou, à tout le moins, qui servent de prétexte pour justifier des actes inqualifiables. Que répondre à une telle demande?

Une requête ancienne

La requête n'est pas nouvelle! Déjà, au 2^e siècle de notre ère, Marcion suggérait de ne retenir de la Bible que le côté « Amour de Dieu », opposant ainsi le Dieu Amour du Second Testament au supposé Dieu vengeur et vindicatif du Premier Testament. Marcion ferait sans doute de nombreux adeptes aujourd'hui, qui se passeraient bien du Premier Testament jugé désuet et surpassé par le Second Testament. La communauté chrétienne, depuis le 2^e siècle, a pourtant rejeté cette proposition, qui aurait amputé le Second Testament de ses assises. On oublie trop facilement que le Jésus des évangiles est fils du Premier Testament et qu'on ne peut comprendre ses enseignements qu'à la lumière de son héritage vétéro-testamentaire.

Qui plus est, nul besoin de longues démonstrations pour reconnaître que la violence s'invite également dans le Second Testament. Une affirmation comme « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive » (*Mt* 10,34 voir aussi *Lc* 22,36) incite déjà à la prudence en ce domaine, sans parler des récits de la Passion, de plusieurs passages des épîtres, et des textes de l'Apocalypse.

Quelles désespérances, ou impasses existentielles poussent les auteurs à proposer que Dieu agit violemment ?

Faisons donc un premier constat : les textes du Premier Testament retenus comme canoniques depuis plusieurs siècles, y compris les textes violents, sont dans le paysage religieux pour y rester. Alors, que devons-nous en faire ?

Des réponses insatisfaisantes

Plusieurs réponses peuvent émerger de cette question. Examinons-en quelques-unes, parmi bien d'autres, il faut en convenir. Une première réponse consiste à les ignorer, à faire comme s'ils n'existaient pas. Le lectionnaire de l'Église catholique a opté pour cette approche, éliminant presque systématiquement de la lecture des services religieux les textes, ou portions de texte, qui offensent les chastes oreilles par des propos associés à la violence. Nous assistons presque à une forme de marcionisme par omission. Cachons ces textes que nous ne saurions lire...

Une deuxième réaction, passablement répandue, consiste à discréditer les

rédacteurs de ces textes en les qualifiant de primitifs. Par ce qualificatif, on laisse entendre que ces personnes avaient une conscience religieuse moins développée que la nôtre, que leur foi en était aux premiers balbutiements, et que la pédagogie divine aurait fait en sorte que les croyants auraient découvert les facettes amoureuses de Dieu tardivement.

Nul besoin de fréquenter longuement les textes de la Première Alliance pour constater que l'idée de la « pédagogie divine » ne tient pas la route, les textes montrant la sollicitude de Dieu se retrouvant dans toutes les strates de la composition de ce recueil. On en trouve un exemple parlant, parmi tant d'autres, dans le livre d'Osée : Dieu y affirme son amour pour Israël en comparant son peuple à un nourrisson sur lequel il se penche, à un fils auquel il apprend à marcher, un enfant qui lui bouleverse le cœur et qui fait frémir ses entrailles (*Os* 11).



Quelles valeurs ces textes violents proposent-ils ?

...

*Celles liées à la promotion de la dignité humaine,
au respect des sans-voix, à la défense des petits
et des faibles.*

Jean-François KIEFFER ►



La troisième attitude, assez courante, consiste à considérer les passages « violents » du Premier Testament comme des anthropomorphismes (attributions de traits humains à la divinité) : il s'agirait de manières de parler de Dieu qui ne reflètent en rien ce que Dieu est. Reconnaissons pour une part que les auteurs bibliques ne s'intéressent pas aux questions ontologiques (réflexions sur l'être, dont celui de Dieu), mais reconnaissons, d'autre part, que le seul fait de parler de Dieu, ou de le faire parler, relève de l'anthropomorphisme. Écrire « Dieu combat pour sauver Israël » (Ex 14,14) n'est pas plus ni moins anthropomorphique que de dire « Dieu a envoyé son fils pour nous sauver » (Jn 3,17). Puisqu'il s'applique à la quasi-totalité de la Bible et non seulement à ses textes violents, cet argument ne tient donc pas la route.

Ce ne sont là que quelques exemples de façons de se situer par rapport aux textes violents de la Bible. Chacun et chacune pourra bien entendu vérifier ses propres réactions vis-à-vis ces textes. Il semble clair toutefois que ces

types de réponses, et d'autres qui leur seraient associées, témoignent d'un malaise certain ressenti devant des textes qui dérangent, qui choquent, voire qui scandalisent. Disons-le franchement, ils sont effectivement choquants et dérangeants. Faut-il pour autant les discréditer, les bannir de notre lecture ? Il me semble que ce serait verser dans la facilité car nous ne conserverions alors de la Bible que ce qui fait notre affaire, ne nous dérange pas.

Quelques pistes pour comprendre

Or, voilà justement l'intérêt de ces textes : ils dérangent. Ils nous placent face à notre propre rapport à la violence, nous obligent à nous questionner sur nos manières de gérer la violence, de vivre au quotidien avec sa présence, nous invitent à une introspection, individuelle et collective. Nous sommes incarnés dans un univers violent. La naissance est une violence, la nature est violente, la survie au quotidien est violence. Pourquoi les auteurs bibliques auraient-ils été prémunis contre elle ? Non ! Ils ont aussi dû l'affronter, et leurs

textes en témoignent. Comment alors aborder ces textes dérangeants ? Je ne prétends pas avoir trouvé LA réponse à cette question, mais je me permets d'apporter quelques pistes qui pourraient aider à ne pas les biffer trop rapidement de notre univers religieux sous de spécieux prétextes.

Il importe d'abord de reconnaître que nous ne faisons pas d'expériences du divin différentes de celles des hommes et des femmes qui nous ont précédés. Comme nous, ils et elles ont tenté de dire, dans les mots, les images et les réalités qui étaient les leurs, quelque chose de leur rapport au divin que les mots sont toujours trop impuissants à rendre dans son entièreté.

L'expérience médiatisée par les mots, nous oblige par ailleurs à nous questionner sur la situation vécue par celui ou celle qui décrit son expérience. Or, voilà justement l'angle par lequel il me semble préférable d'aborder ces textes dérangeants. Non pas nous demander ce qu'ils disent de Dieu, mais ce qu'ils révèlent des auteurs qui tentent de dire leur expérience de Dieu.



La violence présente dans les textes bibliques renvoie à la violence vécue par ceux et celles qui écrivent. Ces hommes et ces femmes expérimentent, dans leur chair et dans leur vie, individuelle et collective, de la violence créée par des situations diverses : menace d'extinction du peuple face à des forces politiques et militaires supérieures; situations d'injustice, d'abus de pouvoir, d'exactions; contrôle des divers leviers de la société par des puissants qui écrasent autrui pour s'approprier leurs biens; dérives morales et politiques dont on ne voit pas le jour où elles cesseront, etc.

Une première question à se poser dès lors, devant les textes dits violents, serait celle-ci : qu'est-ce que ces textes révèlent de la situation dans laquelle ils ont été écrits ? Pouvons-nous identifier les circonstances politiques, économiques, sociales, militaires et religieuses qui ont conduit les auteurs à attribuer à Dieu des gestes violents ? (Fait à noter, le mot « violence » n'est jamais associé à Dieu dans la Bible, ce qui ne veut pas dire que des gestes violents ne lui sont pas attribués). Quelles désespérances, ou impasses existentielles, les poussent à proposer que Dieu agit violemment ? Bien sûr, ces questions obligent à prendre une distance par rapport au choc premier que les textes provoquent, mais elles me semblent essentielles si nous voulons comprendre leur ancrage profond.

Une deuxième question s'impose alors : situés dans l'ensemble de leur contexte littéraire, quelles valeurs ces textes violents proposent-ils ? Car, disons-le, les textes de violence gratuite sont inexistants dans la Bible. Quand les auteurs attribuent à Dieu des gestes violents, ceux-ci sont toujours rattachés à un système de valeur exprimé dans les textes. Encore faut-il accepter de cheminer dans ces sentiers difficiles pour extraire des textes ces valeurs profondes qui motivent les auteurs à octroyer à Dieu des gestes violents.

On ne s'étonnera peut-être pas alors de voir apparaître des valeurs liées à la promotion de la dignité humaine, au respect des sans-voix, à la défense des petits et des faibles. En corollaire, la violence attribuée à Dieu s'exprimera contre les oppresseurs, les écraseurs, les profiteurs du système, les puissants, les exploités. On peut en être choqué, mais cela dit pourtant quelque chose du Dieu professé par les auteurs. La violence marque toujours une situation limite de désespoir, le sentiment qu'on n'en sortira jamais, que tout est perdu, que le seul recours qu'il reste c'est l'acte violent que Dieu posera pour mettre un terme à ces situations sans issue.

Aborder les textes violents de la Bible avec ce regard ce n'est pas avaliser la violence; c'est tenter de comprendre pourquoi des hommes et des femmes ont dû en arriver là; c'est tenter de sentir de l'intérieur la souffrance vécue; c'est faire sienne l'angoisse qui les a habités, le cri de détresse qu'ils ont lancé alors que tout semblait s'écrouler. Oblitérer ces textes de nos lectures nous prive d'un vécu réel, profond, douloureux, que nous expérimentons possiblement encore aujourd'hui, mais auquel nous apportons peut-être des réponses différentes.

Témoins d'un Dieu engagé

Je termine ces trop brefs commentaires par une réflexion. Nous avons tendance aujourd'hui à privilégier l'image d'un Dieu d'amour au détriment d'un Dieu violent, et c'est sans doute mieux ainsi. Mais ce Dieu d'amour est parfois tellement édulcoré, affadi, pâle reflet du Dieu biblique, qu'il finit par en être in-signifiant. L'amour de Dieu tel qu'exprimé dans la littérature biblique est un amour engagé, qui fait violence aux systèmes établis, renverse les valeurs du monde, met à mal les puissances et les dominations, invite à donner sa vie pour le salut du monde, dérange, bouscule, dénonce. Ce Dieu est à mille lieues de la gentillesse blafarde du Dieu de certains chrétiens d'aujourd'hui. Un vieil ami me disait, il y a quelques années : « il n'y a pas assez de chrétiens en prison ». Je crois qu'il avait raison.





JÉSUS, SON ÉPOQUE ET LA VIOLENCE

Christiane CLOUTIER

Bibliste et formatrice en éducation de la foi,
Centre Saint-Pierre, Montréal



Pistes de réflexion p.17



Préliminaires

La violence est un peu partout dans la Bible. Car ce livre « bibliothèque » raconte la vie à travers une myriade d'histoires de vie. Et la vie est inséparable de la violence. On croit même la trouver dans l'enseignement de Jésus. Est-ce si évident? En fait il s'agit souvent d'un malentendu...

Violence ou force?

Quand on parle de violence, il faut savoir ce que l'on met derrière ce mot. L'étymologie grecque est fort intéressante. Le mot violence, en grec, se dit *bia*, un terme très proche de *bio* « vie » (biologie, discours sur la vie). Dans son sens premier sens, *bia* signifie « intensité extrême, force, force vitale ». Par exemple, l'acte de naître est déjà en soi un acte violent. Qu'il le veuille ou non, l'enfant est expulsé de la matrice et quand celle-ci ne peut jouer son rôle, il en meurt. Pour sortir, l'enfant doit se faire violence et sa sortie est douloureuse et violente pour sa mère. Pourtant, ce moment unique est une explosion de vie! D'où la proximité des racines grecques.

Juger de la violence dans la Bible à l'aune du 21^e siècle, serait une erreur. Car les personnages, y compris Jésus, sont tous d'une autre époque et d'une autre culture : dans l'Orient ancien et dans la culture gréco-romaine, les dieux pouvaient haïr et se venger autant que les humains. Cela faisait partie de la vie et des mentalités, dans toutes les religions et dans toutes les cultures.

Ce constat fait ressortir davantage la singularité du Jésus de l'Histoire. On ne peut être qu'étonné et fasciné par sa compréhension de Dieu qu'il voit au contraire comme un Père proche et aimant et sa compréhension de l'humain, toute tissée de compassion et de respect.

Une proclamation en contexte

La première violence que l'on constate en étudiant les Évangiles, c'est celle que Jésus lui-même a subie durant sa vie publique. On pense, par exemple, à la violence verbale et psychologique dont il était l'objet lors de ses joutes oratoires avec les scribes et les pharisiens qui le surveillaient et l'épiaient sans cesse pour le piéger (Mc 3,6 et par. ; Lc 10,25, etc.). Et que dire de l'ultime violence, celle de sa passion et de sa crucifixion! Devant celle-ci, il a choisi de se taire et d'assumer les conséquences de sa proclamation du Règne de Dieu. On est aux antipodes de la violence!

C'est précisément en tenant compte de cette proclamation qu'il faut lire les récits évangéliques. Jésus disait : « *Croyez à la Bonne Nouvelle de Dieu. Le temps est accompli et le règne de Dieu est arrivé jusqu'à vous* » (Mc 1,14b-15). On ne peut séparer ce discours du milieu de vie dans lequel Jésus opérait. C'est de cette façon qu'on peut comprendre et interpréter des paroles ou des gestes qui semblent *a priori* poser question.

Il faut savoir, par exemple, qu'au temps de Jésus, ses contemporains se croyaient arrivés à la fin d'une époque et au début d'un temps nouveau, « eschatologique », et qu'ils attendaient cette transformation avec des aspirations alimentées par des courants apocalyptiques et teintées de

violence. Plusieurs apocalypses juives, dont le modèle biblique est le livre de Daniel, circulaient depuis des décennies parmi le peuple. On comprend mieux alors pourquoi de « petites apocalypses » se retrouvent dans les Évangiles synoptiques (Mc 13; Mt 24-25; Lc 21,5-36). Leurs descriptions chargées de violence sont un reflet du contexte socio-politico-religieux de l'époque. C'est dans l'air du temps!

Plusieurs sont tentés d'associer Jésus à la violence à cause de certains passages des Évangiles qui font parfois sursauter et qui intriguent les chrétiens. Il faut se rappeler alors que pour être compris, ces textes doivent être replacés dans leur contexte, en tenant compte aussi de la langue dans laquelle les choses ont été rapportées. Nos traductions modernes sont parfois enracinées dans une tradition ecclésiale qui remonte à plusieurs siècles. Elles sont également le fruit de choix théologiques qui ne sont pas toujours explicites. Dans le cas du Nouveau Testament, malgré leur effort pour rendre fidèlement le grec, il arrive qu'elles soient la source de malentendus et qu'elles induisent en erreur le lecteur qui n'a pas la possibilité de vérifier le texte original.

Venu apporter le glaive?

Pour illustrer cela, regardons quelques extraits de l'Évangile selon Matthieu qui semblent étranges pour nous aujourd'hui.



« Heureux
les faiseurs de paix,
ils seront appelés
fils de Dieu »

◀ Non-Violence – Carl Fredrik REUTERSWÄRD

Ce sont des passages qui étonnent et scandalisent certaines personnes, mais qui s'éclairent lorsqu'on remonte au texte grec.

En Mt 10, 34-37, les traductions courantes disent quelque chose comme : « *N'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. Car je suis venu opposer l'homme à son père, la fille à sa mère et la bru à sa belle-mère : on aura pour ennemis les gens de sa famille. Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. Qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi* » (Bible de Jérusalem).

Cela scandalise les gens. Mais si l'on traduit très littéralement les deux premiers versets, Jésus dit plutôt : « *Ne pensez pas que je suis venu lancer /jeter la paix (ou le calme de l'esprit) sur la terre; je ne suis pas venu lancer la paix mais lancer le couteau (de chirurgien ou de boucher). Je suis venu séparer l'humain de haut en bas entre le père sur le fils et la mère sur la fille et la belle-fille sur la belle-mère d'elle* ».

Jésus vient ainsi d'affirmer, sous un langage imagé, une chose fondamentale que la psychologie du 20^e s. nous a apprise : l'humain ne peut pas vivre s'il est totalement lié, collé, ou dépendant d'un autre humain. Et dans sa société patriarcale, la situation était encore pire que la nôtre! Cela n'a rien à voir avec la violence telle que comprise habituellement. Par ces paroles, Jésus montre qu'il est

venu libérer l'humain des liens qui le tiennent prisonnier (de ses parents, de ses enfants, de son patron, de sa supérieure, de sa fratrie, de sa « gang », etc.; voir aussi l'appel des disciples, Lc 4,18-22, etc.).

Dans la même perspective, il spécifie ensuite que celui qui *affectionne* ou met son père ou sa mère *au-dessus de moi* « *ne vaut pas* » pour moi, ce qui est le sens exact du mot grec toujours traduit par « *n'est pas digne* » de moi (Mt 10, 37). Ici, Jésus essaie de nous faire comprendre que si nous ne sommes pas capables de nous appartenir ou d'être des «JE» qui s'assument, nous ne pouvons le suivre. Si nous dépendons psychologiquement des autres ou si nous dépendons de ce que les autres pensent ou disent, c'est impossible de le suivre.

Le royaume ouvert par les violents?

Le second texte, qu'on trouve en Mt 11,12, se lit comme suit dans une autre traduction courante : « *Depuis les jours de Jean le Baptiste jusqu'à présent, le Royaume des cieux est assailli avec violence; ce sont des violents qui l'arrachent* » (Traduction œcuménique de la Bible). Ce verset, faut-il le souligner, a toujours été considéré comme mystérieux et un peu étonnant dans la bouche de Jésus.

Mais en fait Jésus dit que « *le Royaume des cieux est ouvert avec force* » et que ce sont « *ceux qui tendent avec effort* » qui le ravissent ou « *s'en saisissent* ». On

pourrait reconnaître ici le sens premier du mot *bia*, « force vitale », « intensité extrême ». Car embarquer dans le Règne de Dieu demande force et caractère. Cette explication n'est qu'une hypothèse, certes, mais elle cadre bien avec ce qu'on a observé ci-haut à propos du texte de Mt 10, 34-37.

Malédiction ou compassion?

Plusieurs achoppent aussi sur le texte de Lc 10,12-15 « *...Malheureuse es-tu Chorazin ... Malheureuse es-tu Bethsaïda ...* » Beaucoup y voient une malédiction. Or, le terme grec suggère plutôt une lamentation « Ah, hélas! », une formule qui se trouve fréquemment dans les Psaumes et dans certaines prières juives. Jésus plaint ces villes qui ont refusé d'entrer dans sa proclamation du Règne de Dieu et qui, par là même, se sont privées de s'ouvrir à Dieu! C'est de la compassion.

Voici encore un autre exemple. Jésus dit au disciple qui a coupé l'oreille d'un garde venu l'arrêter à Gethsémani avant la Passion : « *Remets ton épée à sa place car tous ceux qui prennent l'épée, périront par l'épée* » (Mt 26,52). Et Luc rapporte ce geste de Jésus : « *Et, lui touchant l'oreille, il le guérit* » (Lc 22,51). On est loin d'un esprit de violence.

Heureux les faiseurs de paix!

Dans sa proclamation des Béatitudes, qui doivent être lues en fonction du Règne de Dieu, on entend Jésus déclarer : « *Heureux les faiseurs de paix, ils seront appelés fils de Dieu* » (Mt 5,9). Les faiseurs de paix n'ont rien à voir avec les « pacifistes » qui prétendent « établir la paix universelle par des moyens illusoires » (Dict. Robert); il s'agit plutôt des « pacifiants », ceux et celles qui s'activent à la promouvoir par des gestes qui libèrent les opprimés, qui traduisent un engagement vigoureux au service de la justice du Royaume et qui manifestent de la compassion. C'est la grâce que je vous souhaite à toutes et tous : être ou devenir des faiseurs et faiseuses de paix!





JÉSUS, UN VIOLENT?

Guy BONNEAU

Professeur titulaire, Faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Université Laval



Pistes de réflexion p.17



Préliminaires

Un violent, Jésus? Lui qui a dit « Aimez-vous les uns les autres », « Tendez l'autre joue »...? Voyons ce qu'en dit l'Évangile de Marc en y explorant les paroles, gestes et attitudes de Jésus, sans lui « faire violence »...

Parler avec violence

Avec ses adversaires ou avec ses disciples, Jésus a-t-il déjà usé de violence verbale? Écoutons-le s'adresser aux scribes de Jérusalem descendus en Galilée afin de le confronter : « Personne (...) ne peut entrer dans la maison de l'homme fort et mettre ses affaires au pillage, s'il n'a d'abord lié celui qui est fort; et alors il mettra sa maison au pillage » (Mc 3,27). La logique de Jésus est implacable : dans le but de commettre un méfait, mieux vaut s'assurer que la victime n'intervienne pas. Il est donc préférable de la ligoter fermement. Très bien, mais pourquoi Jésus tient-il ces propos brutaux ? Refoulement, désir de domination, méchanceté, violence latente? Pourquoi?

Le contexte narratif nous éclaire là-dessus. Jésus énonce cette parole au cours d'une controverse avec des scribes, qui l'accusent de chasser les démons en étant lui-même habité par leur chef, Béelzébul, l'Adversaire, le Satan, le Mal (Mc 3,22-26). Ce que cette parole veut donc nous dire, me semble-t-il, c'est que, pour que le bien advienne en ce monde et en nous-même, pour que le Royaume de Dieu croisse en notre être au point d'envahir le monde dans un majestueux déploiement, il faut vaincre le mal, lui reprendre cette partie de nous qu'il cherche à contrôler. Maîtriser l'Adversaire,

« Pour que le bien advienne en ce monde et en nous-même, il faut vaincre le mal, lui reprendre cette partie de nous qu'il cherche à contrôler. »

« l'Homme fort », c'est donc cela : vivre par amour dans le Bien et la Beauté, luttant contre le Mal et la laideur. Alors viendra le Fils de l'homme... à nous d'être forts.

Jésus n'a pas toujours été tendre non plus avec ses disciples. À Pierre qui refuse d'entendre une première annonce des souffrances et de la mort du « Fils de l'homme », Jésus réplique « Retire-toi! Derrière-moi, Satan, car tes vues ne sont pas celles de Dieu, mais celle des hommes » (Mc 9,33). Souvent réprimandés, parfois rabroués, les disciples sont allés à la bonne (et dure) école, celle du Maître bienveillant, qui sait le bien, et qui le veut pour ses disciples. À ce propos, Jésus n'est pas le seul maître à avoir vu de cette manière à la formation des siens : toute formation de « disciple » ne passe-t-elle pas, d'une façon ou d'une autre, par une certaine « discipline »?

Agir avec violence

Mais n'y a-t-il pas ce récit des vendeurs chassés du Temple? Nous y voici (Mc 11, 15-18). Je ne l'aime pas beaucoup, cet épisode qui, dans le contexte narratif des

évangiles synoptiques, sonne l'arrêt de mort du Prophète-Messie : c'est à la suite de ce geste, en effet, que les grands prêtres et les scribes décident de l'éliminer.

Regardons donc ce fameux récit! Ici, pour la première fois, Jésus joint les gestes à la parole : « Entré dans le Temple, il se mit à chasser ceux qui vendaient et achetaient dans le Temple; et les tables des changeurs et les sièges de ceux qui vendaient les colombes, il les culbuta » (Mc 11,15).

Oui, Jésus chasse les vendeurs-arnaqueurs qui profitent de la religiosité des simples gens; il renverse les tables des changeurs qui pratiquent des taux de change exorbitant lorsque les fidèles veulent acquérir la précieuse monnaie du Temple grâce à laquelle ils achètent de ces escrocs l'animal « pur » qu'ils offriront en sacrifice. Oui, il renverse les chaises des vendeurs de colombes. Tous ces fraudeurs en prennent pour leur rhume. Mais, notons-le, Jésus ne lève pas la main sur les personnes : c'est le mobilier qui en prend un coup!



*« Une fois le coup d'éclat accompli,
les autorités religieuses du Sanhédrin
ne pouvaient laisser vivre ce contestataire »*

Vendeurs chassés du Temple – Christine COLBERT ►



N'empêche, le geste est violent. Pourquoi Jésus agit-il ainsi? Comprenons bien : dans la narration de Marc, comme chez Matthieu et Luc, l'action de Jésus au Temple de Jérusalem joue un double rôle¹.

D'abord, il s'agit d'un geste prophétique, d'une action symbolique, d'un message qui nous rappelle les propos et les interventions vigoureuses de Jérémie, Ézéchiël, Amos et autres. En posant ce geste, Jésus déclare d'autorité qu'elles prendront fin, la domination des puissants sur les faibles, l'exploitation du pauvre par le riche, l'oppression des petits par les grands de ce monde, et ce, même en ce qui a trait au pouvoir religieux! Quand la semence du Royaume aura suffisamment poussé dans la bonne terre, entendons par là les âmes bonnes, cela adviendra. Mais avant, et c'est le second rôle narratif du récit, le Fils de l'homme doit mourir pour donner la vie, cette vie nouvelle qui doit grandir. Quoi de mieux, donc, qu'un geste d'éclat, qu'une provocation directe, qu'un message clair envoyé par Jésus à ceux qui auront à le mettre à mort! Une fois le coup d'éclat accompli, les autorités religieuses du Sanhédrin ne pouvaient laisser vivre ce contestataire : « Et les grands prêtres et les scribes entendirent, et ils cherchaient à le faire périr » (Mc 11,18).

Se faire violence

Revenons à l'idée de « se faire violence » que j'ai évoquée en introduction, mais en gardant le regard fixé sur Jésus. Parmi les beaux textes des évangiles, celui de l'« agonie » et de la prière de Jésus à Gethsémani est particulièrement révélateur (Mc 14,32-42).

Le repas pascal est pris. Judas est parti. Il reviendra afin que s'accomplissent son destin, le nôtre et celui du Fils de l'homme. Jésus le sait. Il sait la fin proche. La tristesse envahit son âme.

Il conduit ses disciples dans un domaine du nom de Gethsémani. Là, il demande aux disciples de s'asseoir pendant qu'il va prier. Prenant Pierre, Jacques et Jean avec lui, il se met à ressentir frayeur et anxiété : « Mon âme est triste à mourir; demeurez ici et veillez », déclare-t-il aux trois hommes. Et il les quitte. Premier déplacement au cœur de la solitude.

Se faire violence. Jésus est devant l'abîme insondable. Jésus est seul. Jésus est devant Dieu. Il doit se faire violence pour faire face à un destin qui paraît inévitable. Le voilà qui tombe par terre, priant du fond de lui-même que, s'il était possible, cette heure passe loin de lui. S'il était possible...

Pour aller plus loin

¹ Jean place plutôt l'épisode au début de son récit et c'est Jésus qui évoque sa propre mort, dans une parole prophétique (Jn 2,13-32).



*Jésus a connu le vertige du non-être
au creux de l'indicible infini.*

Le Christ au Jardin des Oliviers. 1889 – Paul GAUGUIN ►



Est-ce possible de ne pas souffrir? Est-ce possible de vivre une vie sereine, apaisée, douce? Toujours l'humain et le fils de l'humain auront à se faire violence et à vivre, jusqu'au bout du chemin, du destin. Embrasser l'incommensurable du regard et croire que tout cela a un sens, avec douceur et violence, voilà la vie, me semble-t-il.

Pourtant, Jésus notre modèle d'humanité accomplie, prie cette prière : « Abba! Père! Tout t'est possible; écarte cette coupe de moi! » À Dieu son Père, le Fils Jésus demande qu'il se fasse violence, qu'il modifie ses projets, son but pour l'humain, qu'il change la destinée de l'Univers. Après tout, à Dieu tout est possible. Pourquoi doit-il obligatoirement faire mourir son Fils? Abraham, lui, nonobstant sa grande capacité de se faire violence, n'a pas sacrifié Isaac. Un père ne tue pas ainsi son fils! Quelle violence insensée, inhumaine, imbécile, cruelle!

« Mais non ce que moi je veux, mais ce que toi tu veux », ajoute Jésus, se faisant de nouveau violence. Puis il vient vers les trois disciples, qu'il trouve endormis.

Ceux-là n'ont pas su se faire violence pour veiller. Il les gronde un peu et s'en retourne à lui-même devant l'Absolu. Deuxième déplacement au cœur de la violente solitude. Il redit au Parent céleste les mêmes paroles. Se faire violence n'est pas chose facile, même pour le Fils de l'homme et de Dieu.

De nouveau, Jésus revient vers ses disciples endormis qui, une fois réveillés, ne savent quoi répondre à leur maître. Nous sommes au verset 40. Se faire violence est encore moins chose facile pour Pierre, Jacques, Jean... et moi.

Puis il est dit au verset suivant (41) ceci : « Et il vient pour la troisième fois et leur dit : 'Vous dormez encore et vous vous reposez! Cela suffit! L'heure est venue. Voici que le Fils de l'homme va être livré aux mains des pécheurs.' » Il vient donc pour la troisième fois! Quel narrateur distrait est-ce donc, qui ne nous a pas rapporté le troisième déplacement de Jésus au cœur du vide et de la solitude, au fond de lui-même, à la rencontre d'un Père inflexible?

À bien y réfléchir, je crois comprendre cette omission étonnante. Il y a des choses qui ne se disent pas, en tout cas pas avec le langage humain. Nous sommes ici dans l'ineffable. Jésus est descendu bien bas. Il a connu le vertige du non-être au creux de l'indicible infini. Se faisant violence, il est allé où nous irons tous, il est entré dans l'Absolu. Et il a compris, accepté. Il devait mourir de façon violente pour que je vive...

Renoncer à soi, pour l'autre. Se faire violence, pour que ma vie soit plus douce. Quel bel exemple!

Jésus, un maître capable de paroles rudes pour dire l'essentiel, un Fils de l'homme dont la mort brutale devient source de vie, un doux qui se fait violence en acceptant la volonté de Dieu... Voilà où nous amène cette brève réflexion au fil de l'Évangile de Marc. À chacun de se faire violence et de la poursuivre en douce...

VIOLENCE RELIGIEUSE ET AMBITIONS POLITIQUES

Entrevue avec Sami AOUN,

Politologue, professeur à l'École de politique appliquée de l'Université de Sherbrooke.

Journaliste : Philippe VAILLANCOURT



Pistes de réflexion p.17

« Je suis le produit d'une guerre. »

Originaire du Liban, le professeur Sami Aoun, l'un des politologues les plus respectés du Québec, y a connu la guerre civile dans les années 1970 et 1980. Un conflit qui a fait près d'un quart de million de victimes et sabordé l'un des rares exemples de vivre-ensemble réussi dans ce coin du monde.

« L'effondrement du convivium islamo-chrétien, ça m'a déstabilisé », confie le professeur de l'Université de Sherbrooke. « On a vu la démocratie être hypothéquée par une idéologie sectaire, et le Liban ne plus arriver à poursuivre son mandat comme État basé sur le lien civique et citoyen. Comme adolescent, ce fut un choc existentiel qui m'a amené à réfléchir au vivre-ensemble, aux conflits, à des solutions de sortie de crise, aux liens entre islam et modernité et islam et démocratie. »

Le spécialiste du monde arabo-musulman reste habité par ses souvenirs de la guerre. Au Québec depuis 25 ans, il continue de côtoyer la communauté maronite. Malgré ses nombreuses apparitions publiques,

Préliminaires

Dans son livre, *Le retour turbulent de Dieu*, le politologue Sami Aoun brosse un tableau de la situation internationale et s'attarde aux efforts de différents courants religieux pour défricher un terrain d'entente propice à la paix mondiale. Entrevue avec l'auteur.

dans le cadre de conférences ou comme analyste à la télévision, il chérit sa vie privée. « Personne ne s'intéresse aux états d'âme d'un expert, dit-il. Je tiens à garder la tête froide et à faire l'analyse d'une façon objective. » Ce qu'il fait avec précision et générosité.

Un retour du religieux

Dans son travail, il accorde une grande place à la réflexion sur le lien entre les religions et les conflits, une réalité trop longtemps ignorée par les politologues, croit-il. Par exemple, dans *Le retour turbulent de Dieu*, un ouvrage grand public publié en 2011, il revient sur les questions existentielles qui l'animent au sujet de la place de la religion dans nos sociétés.



« C'est l'œil du politologue. Nous sommes touchés par deux phénomènes traditionnellement non pris en considération par les politologues : l'importance de l'idéologie religieuse, et les migrations, notamment les migrations non-européennes. »

Son souci : combler l'écart qui divise parfois les conceptions des Québécois et des immigrants sur la religion. Le système international, rappelle-t-il, est fondé sur des rivalités. Et comme la part que jouent les phénomènes religieux évolue selon les cultures, un observateur occidental peut parfois rester pantois devant des rapprochements impensables ici. « L'Occident, à des degrés différents, a

mis fin au pouvoir de l'autorité religieuse. Cette expérience, due à la sécularisation ou à la laïcisation, est projetée comme un référent universel. Or la réplique à l'égard de l'universalisation des valeurs occidentales suscite des secousses et des réactions chez les religions dans le monde. »

Le professeur rappelle que ce processus est une expérience judéo-chrétienne propre à l'Occident généralement acceptée par toutes les composantes de la société, y compris par les religions. En revanche, dans les espaces non-occidentaux, ce n'est pas toujours le cas et on assiste souvent à une double instrumentalisation : celle de la politique par le religieux, et vice-versa.

« Il s'agit d'une réaction identitaire, souvent face à la pression de la capitalisation sur un espace pré-capitaliste, notamment les espaces tribaux arabo-musulmans. Cette pression s'accompagne d'un recul du religieux comme seul cadre interprétatif du cosmos. »

Un totalitarisme anti-humaniste

Mais devant ce recul, le religieux se reconfigure. « On remarque bien dans l'espace non-occidental le recul des idéologies progressistes, socialistes et marxistes, devant l'émergence de l'islamisme dans toutes ses formes politiques. Il y a un glissement des idéologies laïques, du panarabisme, du communisme et du socialisme, vers un retour au discours politique teinté par le référent religieux, plus porteur de la violence. »

« La religion devient violente lorsqu'elle se transforme en idéologie de pouvoir. »

S'agit-il d'un réveil spirituel ? Pas du tout ! S'agit-il de sauver ces sociétés de leurs impasses multiples ? Pas du tout ! Il n'y a là aucun projet salubre de développement humain, culturel, économique et social. Ça devient du totalitarisme anti-humaniste. Violence, barbarie, destruction et désolation : les cas syrien, irakien, libyen et yéménite montrent que le fondamentalisme comme idéologie mobilisatrice ne mène pas à un meilleur avenir fait de pacification, d'harmonie culturelle, de développement et de prospérité. »

La violence religieuse

Derrière ce durcissement de ton, le spécialiste du monde arabo-musulman aborde de front la question de la violence religieuse. Mais pour en parler, il prend d'abord un détour par la Bible, où il évoque une violence divine qui se manifeste contre le péché.

« Dieu est radical dans la lutte contre le péché. Il est en colère et violent parce qu'il veut avoir le monopole de la violence pour affranchir les humains de se faire violence », fait valoir le professeur Aoun, qui précise que la violence biblique est aussi le reflet de l'histoire. « Mais sa source comme violence religieuse humaine, c'est quand elle est en contact avec le pouvoir, avec les rivalités politiques ! C'est en ce sens qu'elle devient une violence fondée sur la religion, mais activée par les ambitions politiques. »

Religion et pouvoir politique

La religion n'est donc pas intrinsèquement violente. Elle le devient lorsqu'elle se transforme en idéologie de pouvoir. Ce n'est qu'après Constantin que le christianisme s'est mis à fomenter des épisodes violents. Un phénomène similaire se produit dans l'islam : lorsqu'il est réduit à une logique de puissance, il finit par cautionner la violence ambiante. Le chiisme, rappelle le professeur Aoun, sert d'appui à des partis politiques dont le nom est une référence directe à Dieu. Dans le sunnisme, poursuit-il, le clergé se trouve dans une position de « suivisme » des autorités.

« Devant l'émergence du groupe État islamique (ÉI), on voit leur perplexité : ils comprennent que c'est une forme de barbarie non acceptable. Mais la réponse n'est pas toujours adéquate : quand l'ÉI a tué un pilote jordanien [en février], l'université al-Azhar du Caire¹ a appelé au meurtre, à la crucifixion et au démembrement des soldats de l'ÉI! Ça témoigne d'un problème fondamental sur la bonne distance à avoir entre la politique et le religieux. D'où la question : comment préserver la religion de l'instrumentalisation idéologique ? »

Plaidoyer pour la démocratie

Une interrogation qui atterrit dans notre société, où la peur du radicalisme religieux s'immisce dans le débat sur la laïcité. Avec comme enjeu majeur la préservation de l'harmonie sociale dans le respect des droits individuels.

« C'est le propre de la culture démocratique d'avoir l'obligation de rectifier, consolider les valeurs démocratiques, et de veiller à l'initiation citoyenne à la démocratie. La démocratie n'est ni une idéologie figée, ni une vision fermée. Il faut s'assurer qu'elle est fonctionnelle et atteint ses finalités, malgré son paradoxe : elle est le seul système politique qui accepte d'être rejeté en son propre sein. Elle tolère les intolérants ! », rappelle-t-il. Ce qui n'est pas sans amener son lot de tentations et de pièges : la confusion entre le *demos* et l'*ethnos*² peut provoquer la glissade vers une démocratie ethno-religieuse à deux vitesses ; la pression des idéologies religieuses lui impose aussi une pression génératrice de confusion.

Entre les souvenirs de la guerre et son regard d'expert de l'une des régions les plus explosives du monde, Sami Aoun ne se lasse pas de renouveler sa profession de foi démocratique. Car s'il est le produit de la guerre, il est davantage un fils de la démocratie.

« La démocratie est capable d'avoir plusieurs sources morales, juridiques, philosophiques, des fondements qui permettent la paix civile et l'esprit de tolérance. Elle a prouvé dans le constat historique qu'elle est capable de pacifier les relations groupales et les relations individuelles. La démocratie a une avance, et même une ascendance morale, sur les autres manières proposées de gérer l'espace public. »

Pour aller plus loin

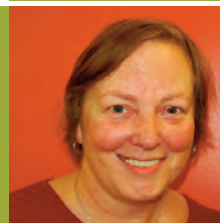
¹ L'une des principales institutions intellectuelles de l'islam sunnite.

² Ces mots grecs désignent un « peuple », *demos* au sens politique (inclusif), *ethnos* au sens culturel (exclusif).

Pistes de réflexion

Francine VINCENT et Geneviève BOUCHER

Ces pistes se rattachent au texte de chaque auteur de ce numéro.
Pour vous replonger dans le texte des auteurs,
cliquez sur le numéro correspondant.



01 Walter VOGELS • PAGES 4-6

02 Robert DAVID • PAGES 7-9

03 Christiane CLOUTIER • PAGES 10-11

04 Guy BONNEAU • PAGES 12-14

Entrevue Philippe VAILLANCOURT & Sami AOUN • PAGES 15-16

01 ET DIEU DIT : « QU'IL Y AIT DE LA VIOLENCE! » OU SERAIT-CE NOUS ? Walter VOGELS

Walter Vogels souligne que l'Ancien Testament a mauvaise réputation en matière de violence. Pourtant, dans le monde originel voulu par Dieu, la violence n'a pas sa place (*Gn 1*). Elle est plutôt causée par le refus de nos limites humaines, notre jalousie, nos actes de vengeance, notre désir de jouer les héros, la « création » d'un Dieu violent qui justifie notre propre violence. La Bible reflète notre monde. Heureusement elle propose aussi des moyens pour freiner cette force brutale, dont celui suprême du pardon et de la réconciliation, déjà présent dans l'Ancien Testament.

- Retracer un épisode de votre vie où vous avez subi une offense susceptible d'engendrer un acte de violence de votre part.
- Nommez la situation vécue, vos sentiments, vos émotions.
- Quelle a été votre réponse à cet événement?
- Votre façon de réagir a-t-elle freiné ou alimenté la violence?
- Quel éclairage l'article de Walter Vogels apporte-t-il sur votre agir?

02 « CACHEZ CES TEXTES QUE JE NE SAURAI VOIR ... » Robert DAVID

Robert David résiste à la tentation millénaire de rayer de la Bible les textes violents. Il cherche plutôt à comprendre leur présence dans les livres saints. Après avoir exposé quelques pièges courants dans l'interprétation de ces passages bibliques, il propose des pistes qui permettront aux lecteurs de découvrir le contexte historique de ces textes et les valeurs profondes véhiculées par ses auteurs.

- Identifiez vos résistances spontanées devant les textes violents de la Bible.
- Repérez dans les pistes proposées par R. David ce qui vous éclaire, vous touche, vous rejoint, fait écho dans votre vie.
- Partagez vos réflexions.

03 JÉSUS, SON ÉPOQUE ET LA VIOLENCE Christiane CLOUTIER

Christiane Cloutier rappelle que Jésus a été victime de violence verbale, psychologique et physique. Mais voir de la violence dans l'enseignement de Jésus relève souvent du malentendu. Il y serait plutôt question de force vitale : la force de Jésus venu libérer l'être humain des liens qui le tiennent prisonnier, la force de quiconque veut le suivre, la force requise pour entrer dans le Règne de Dieu, la force des gestes de pardon de Jésus, la force des faiseurs de paix.

- Identifiez une personne, dans votre famille, votre communauté chrétienne, votre entourage, qui est habitée par l'une ou l'autre de ces forces intérieures.
- À quels signes reconnaissez-vous la force qui habite cette personne?
- Quelle différence cette personne fait-elle dans son milieu?

04 JÉSUS, UN VIOLENT? Guy BONNEAU

Guy Bonneau relit des textes de l'évangile de Marc pour voir si on peut considérer Jésus comme un être violent. Pour lui, les paroles dures de Jésus sont un appel à être forts pour marcher à sa suite et pour lutter contre le Mal. Quant au geste de Jésus contre les vendeurs du Temple, il annonce de façon provocante la fin de toute domination des petits. L'auteur souligne à quel point Jésus a dû se faire violence à Gethsémani pour accepter le rejet, la souffrance et la mort qui se pointaient à l'horizon, aller jusqu'au bout de sa mission et entrer dans l'Absolu.

- Retracer dans votre histoire de vie une situation où vous avez dû vous faire violence face à un passage inévitable.
- Nommez la situation vécue, vos sentiments, vos émotions.
- Où avez-vous puisé la force de traverser ce passage?
- Qu'est-ce qui est né de tout cela?

Entrevue VIOLENCE RELIGIEUSE ET AMBITIONS POLITIQUES

Philippe VAILLANCOURT et Sami AOUN

Le professeur Sami Aoun, originaire du Liban et vivant au Québec depuis 25 ans, pose son regard de politologue sur le lien entre les religions et les conflits actuels dans le monde.

- À la lecture de cette entrevue (et éventuellement du livre de Sami Aoun *Le retour turbulent de Dieu*), qu'est-ce qui vous aide à comprendre les tensions suscitées par les idéologies religieuses et le pouvoir politique dans le monde actuel?
- Écrivez, sous forme de prière, votre désir d'un mieux-vivre ensemble, d'un avenir fait de pacification, d'harmonie culturelle, de développement et de prospérité.

JOURNÉE DE RESSOURCEMENT BIBLIQUE À BROSSARD

Le 7 février dernier, **SOCABI** a collaboré à une journée de ressourcement sur « L'amour dans la Bible » au Centre communautaire de Brossard. La journée était organisée par le diocèse Saint-Jean-Longueuil dans le cadre de la Semaine de la Parole. Cinq conférences ont été présentées par Patrice Bergeron, Francine Vincent, Élisabeth Di Lalla-Besner et Alexandre Kabera. Une centaine de personnes ont participé à cet événement, dont le volet animation était assuré par la troupe Terre Promise.

LECTURE DU LIVRE DES PSAUMES AU GESÙ DURANT LE CARÊME

Pour une deuxième année, durant le Carême, le comédien Michel Forgues se fait orant pour donner corps et voix aux Psaumes à l'Église du Gesù, les mardis 17 et 24 février, 3, 10, 17, 24 et 31 mars 2015, de 12h15 à 12h55. Il s'agit d'une coproduction du Gesù et de **SOCABI** avec l'accord et le soutien de L'Association Épiscopale Liturgique des pays Francophones (AELF). Michel Forgues présentera aussi « *Le chemin de la Croix* » de Paul Claudel le Vendredi Saint 3 avril, à 16h à l'Église du Gesù (1202 rue de Bleury). **Entrée libre** (contribution volontaire). Information : Bernard Vadnais • 514 861-4378 poste 230.

UNE INTERPRÉTATION DU CANTIQUE DES CANTIQUES AU COLLÈGE NOTRE-DAME



Le poème
Inspiré du Cantique des cantiques

Une création théâtrale du Centre étudiant Benoît-Lacroix
avec le soutien de la Société catholique de la Bible
Vendredi 20 mars et samedi 21 mars 2015 à 19h30
Collège Notre-Dame, 3799B chemin Queen-Mary
Billets: 10\$ étudiants / 15\$ grand public

BILLETS: Centre étudiant Benoît-Lacroix 514.341.4817 www.is.gd/lepoeme

TABLE RONDE « LA PASTORALE BIBLIQUE : RÉALISATIONS, DÉFIS, PISTES D'AVENIR »

À l'occasion du 75^e anniversaire de **SOCABI**, nous vous convions à une table-ronde sur « La pastorale biblique : réalisations, défis, pistes d'avenir » le **samedi 9 mai 2015**, de 13h30 à 15h au **Sanctuaire Marie-Reine-des-Coeurs**. Animée par André Beauchamp, cette table-ronde réunira Louis-André Naud, directeur de l'Office national de liturgie, Colette Beauchemin, responsable de l'Éveil à la foi des tout petits et de la catéchèse des 8-13 ans au diocèse de Saint-Jean-Longueuil, et le bibliste Sébastien Doane, qui explore les « récits insolites » de la Bible avec des adolescents depuis une dizaine d'années. **Entrée libre**, inscription requise auprès de Françoise Brien : fbrien@diocesemontreal.org • 514 925-4300 poste 297

ACTUALITÉ LE SOCABIEN

*La mission de **SOCABI** est de promouvoir, auprès du public en général, la connaissance de la Bible et de son interprétation en rapport avec les défis sociaux et culturels contemporains.*

DEUX SÉRIES DE VIDÉOS BIBLIQUES ACCESSIBLES SUR INTERNET

SOCABI, InterBible et l'Office de Catéchèse du Québec ont coproduit deux séries de cinq vidéos, l'une pour initier à l'ensemble de la Bible, l'autre pour présenter le projet de chacun des évangélistes.

APPRIVOISER LA BIBLE

Dans la série « *Apprivoiser la Bible* » cinq capsules proposent une première entrée dans la Bible en la présentant sous différents angles : 1- *Apprivoiser la Bible*, 2- *La Bible, parole de Dieu?*, 3- *Proclamer aujourd'hui le Sermon sur la montagne*, 4- *Symboles de Bible, symboles de vie*, 5- *La Bible en questions*. Ces capsules, réalisées par Sébastien Doane et Mario Bard, sont diffusées sur les sites de l'OCQ et d'InterBible. Des documents d'approfondissement sont aussi disponibles sur le site de l'OCQ pour animer un groupe de réflexion à partir de ces vidéos. Une suite à cette série est en cours de production.



LA RÉDACTION DES ÉVANGILES

La série « *La rédaction des Évangiles* », produite aussi en collaboration avec **SOCABI** et l'OCQ, donne la parole aux rédacteurs des Évangiles : Marc, Matthieu, Luc et Jean. Chacun des évangélistes explique les objectifs de son Évangile, les thématiques qu'il aborde, à qui il s'adresse, comment il présente Jésus, etc. Les évangélistes sont personnifiés par les comédiens Jean-François Casabonne, Marcel Pomerlo, David Laurin et Claude Lemieux. La scénario de la série est de Francine Robert et la réalisation de Sébastien Doane. On peut la visionner sur le site de l'OCQ.

CAMPAGNE DE FINANCEMENT 2014-2015

La campagne de financement 2014-2015 de **SOCABI** va bon train et nous avons reçu de nombreuses contributions. Merci aux personnes et institutions qui ont déjà donné et à celles qui le feront prochainement. Votre soutien est essentiel à la réalisation de notre mission. interbible.org/socabi/financement.html

LES PAROLES DE LA PAIX

Quand l'homme pense seulement à lui-même, à ses propres intérêts, quand il se laisse séduire par les idoles de la domination et du pouvoir, quand il se met à la place de Dieu, alors il abîme toutes les relations, il ruine tout; et il ouvre la porte à la violence, à l'indifférence, au conflit.

C'est justement dans ce chaos que Dieu demande à la conscience de l'homme : « Où est Abel ton frère ? ». Et Caïn répond : « Je ne sais pas. Suis-je le gardien de mon frère ? » Cette question nous est aussi adressée et il serait bien que nous nous demandions : « Suis-je le gardien de mon frère ? »

Oui, tu es le gardien de ton frère ! Être une personne humaine signifie être gardiens les uns des autres ! Et au contraire, quand se rompt l'harmonie, suit une métamorphose : le frère à garder et à aimer devient l'adversaire à combattre, à supprimer. Que de violence naît à ce moment, que de conflits, que de guerres ont marqué notre histoire !

Et aujourd'hui aussi, nous continuons cette histoire de conflit entre les frères, aujourd'hui aussi, nous levons la main contre celui qui est notre frère. Comme si c'était une chose normale, nous continuons à semer destruction, douleur, mort ! La violence, la guerre apportent seulement la mort, parlent de mort ! La violence et la guerre ont le langage de la mort !

Est-il possible de parcourir la voie de la paix ? Pouvons-nous sortir de cette spirale de douleur et de mort ? Pouvons-nous apprendre de nouveau à marcher et à parcourir les chemins de la paix ? Je voudrais que de toutes les parties de la terre nous criions : Oui, c'est possible à tous ! Ou mieux, je voudrais que chacun réponde : Oui, nous le voulons !

Ma foi chrétienne me pousse à regarder la Croix. On peut y lire la réponse de Dieu : là, à la violence on ne répond pas par la violence, à la mort, on ne répond pas par le langage de la mort. Dans le silence de la Croix, se tait le bruit des armes et parle le langage de la réconciliation, du pardon, du dialogue, de la paix.

Frères et sœurs, pardon, dialogue, réconciliation sont les paroles de la paix. Prions pour la réconciliation et pour la paix, travaillons pour la réconciliation et pour la paix, et devenons tous, dans tous les milieux, des hommes et des femmes de réconciliation et de paix !

D'après : *Paroles du Pape François*,
Veillée de prière pour la paix, 7 sept. 2013

